

Perse réelle - Perse imaginaire

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, profitant de la liberté de voyage offerte par Abbas Ier le Grand (1588-1629), des voyageurs, commerçants, politiques et religieux s'aventurent en Perse. Jean Chardin est le plus connu de ces voyageurs (1643-1713), sans doute parce que non seulement il voyagea dans la Perse d'alors mais parce que, familier de la cour du Shah Abbas II (1632-1666) et du Shah lui-même qui le nomma marchand, il eut un libre passage dans toute la Perse. Sur place, il apprit le persan, le turc et l'arabe, et il se rendit même deux fois en Hindoustan.

Les observations de la Perse et de ses habitants restent cependant tributaires de ce qu'on peut appeler des clichés. L'explorateur Jean de Thevenot note que les Persans sont « vains et forts adonnés au luxe (...) oisifs, voluptueux » et conclut qu'« ils sont fort abandonnés à l'impureté, de même que les Turcs, et surtout à celle que l'on punit de feu en France ».

Dans son *Encyclopédie*, Diderot décrit le territoire perse ainsi : « dès qu'on a passé le Tigre, en tirant vers ce royaume on ne trouve que des roses dans toutes les campagnes » et ses habitants comme « de taille médiocre, maigres et secs (...) mais forts et robustes ».

William Franklin, au service de la Compagnie des Indes détaille, décrit Shiraz, qui abrite le tombeau du poète Hafez comme une des merveilles du monde. Voltaire lui-même souligne « l'ingéniosité des Persans » et décrit de manière emphatique le système politique de la Perse : « la Cour de Perse étalait plus de magnificence que la Porte ottomane ».

Mais c'est surtout la traduction des contes arabes des *Mille et une nuits* en français par Antoine Galland entre 1704 et 1717 qui participe à l'élaboration de l'image d'un Orient mystérieux et magique. Et au début du XVIII^e siècle, la représentation de la Perse produite en France est avant tout celle d'une terre magique à l'image de « l'innocent paradis » d'Ispahan, que ses habitants tenaient pour « la Moitié du monde » et en vantaient la splendeur de ses édifices, la richesse de son industrie, la beauté de ses jardins.

Aux XVII^e siècle et XVIII^e siècle, en Europe, on rêve la Perse. L'amour y est vu là-bas comme une source de volupté où la loi naturelle, supérieure à tous les interdits, conseille de se plonger. Les fictions dont l'inspiration orientale est claire, se multiplient en France : Charles Perrault, Madame de Murat ou encore Madame d'Aulnoy.

En réalité, la méditation sur la Perse chiite ressemble à « un fantasme doublé d'une obsession » (René Pommeau). Cette Perse de fiction gagne de très nombreux genres littéraires et n'épargne pas les ouvrages historiques qui empruntent souvent aux récits de voyageurs. Les éléments de la fête orientale : exotisme, magie et bizarreries en tout genre se retrouvent ainsi très fréquemment dans certains ouvrages à caractère historique de début de siècle. « *L'Histoire littéraire s'ébat dans la pacotille de l'exotisme* » (Pierre Martino).

Maurice Herbette raconte la venue à Versailles le 19 Février 1715 de Mehemet Reza-Beg, « Ambassadeur extraordinaire du sultan Hossein Sophie et Roi des Perses » auprès de Louis XIV. La tenue toute orientale du diplomate perse surprit heureusement les courtisans du Roi Soleil.

Il n'empêche. On n'en continue pas moins à tenir le persan pour « cruel et sanguinaire ». Et il y a quelques raisons à cela...

Jacques de la Forest Mouët de Bourgon, dans sa *Relation de Perse* publiée en 1710, explique comment la loi persane permet à un « renégat », soit un chrétien devenu chiite de s'emparer des biens et terres de ses parents. Il évoque le massacre d'Arméniens (dont un fils de Moussa, docteur de la loi) ordonné par le Shah comme d'ailleurs le « rapt » de femmes ou de filles pour le harem. Quant aux eunuques et aux courtisans, ils sont « toujours prêts à protéger les plus mauvaises causes ».

Jonas Hanway, commerçant anglais en Perse, déclare pour sa part qu'« on a peine à imaginer les cruautés dont sont capables Persans et Tatars ». Il décrit la *punition des Shahs* : tout ennemi surpris isolément est dit espion et on lui crève les yeux pour le laisser ensuite sur la route. De même, Montesquieu conclut ceci sur la chute de la dynastie safavide en 1722 : « On ne peut parler sans frémir de ces gouvernement monstrueux. Le sophi de Perse, détrôné de nos jours par Miriveis, vit le gouvernement périr avec la conquête, parce qu'il n'avait pas versé assez de sang ».

La Perse des géographes est bien différente.

Élysée Reclus lui consacre quelques pages dans sa *Géographie universelle* et il y évoque Ispahan :

« une enceinte de 37 kilomètres inhabitée; des palais, des mosquées et des bazars où se pressait la foule ne sont plus qu'un amas de ruines; chacals et renards gisent au milieu des débris. Parmi les décombres on cherche par la pensée la pyramide de 70 000 crânes que fit dresser Tamerlan pour rappeler aux générations suivantes la vengeance qu'il tira de la ville rebelle ».

Et pourtant, Ispahan s'était relevée du désastre, et sous le règne d'Abbas, au dix-septième siècle, elle était devenue l'une des grandes cités du monde contenant au moins un demi-million d'habitants. Entrepôt du commerce de l'Asie Centrale, la ville était devenue un rendez-vous de négociants ; les maisons de Hollande et d'Angleterre y avaient des représentants, et les Arméniens possédaient de riches ateliers dans le faubourg qui porte le nom de Djoulfa, en souvenir de la cité brûlée des bords de l'Araxe. L'industrie d'Ispahan était sans rivale dans le reste de l'Iran.

« Les campagnes d'Ispahan sont parmi les mieux arrosées et les plus fertiles du plateau : l'altitude de la plaine, qui est de 1432 mètres, lui donne un climat tempéré, où prospèrent les plantes de la zone subtropicale; on y cultive la vigne, le cotonnier, le tabac, le pavot, des légumes de toute espèce et surtout des melons, les meilleurs de la Perse; les cognassiers donnent des fruits d'une odeur exquise, que, lors des visites officielles, on se fait passer de main en main, pour en savourer le parfum ».

Tandis qu'Ispahan est sur le revers oriental du système des chaînes bordières, Chiraz se trouve dans la Coelé-Persis ou « Perse Creuse », l'une des dépressions intermédiaires qui séparent deux chaînes parallèles, et ses eaux s'écoulent dans un petit bassin fermé, sorte de Caspienne en miniature. Les tremblements de terre y sont fréquents et l'histoire en cite plusieurs qui furent désastreux : tel celui de 1855, qui renversa plus d'une moitié des maisons, écrasant dix mille personnes sous les murs. En été, l'air est insalubre et la fièvre décime les populations.

Les Ispahani et les Chirazi sont jaloux les uns des autres et se renvoient volontiers des dictons malveillants; les premiers seraient avides, et faux les seconds. Cet antagonisme provient de ce que leurs cités, les plus importantes de la Perse méridionale, ont souvent lutté pour l'hégémonie commerciale ou politique et que l'une et l'autre prétendent au titre de métropole artistique et littéraire.

Moins grande qu'Ispahan, Chiraz est capitale du Farsistan, c'est-à-dire de la Perse par excellence, et sa population est presque exclusivement iranienne. En outre, elle est l'héritière des capitales d'empire qui s'étaient succédé dans le voisinage et dont l'une fut la puissante Persépolis. Renommés pour leur intelligence, leur esprit, leur beau langage, les Chirazi se considèrent comme les représentants de la civilisation nationale et supportèrent impatiemment la domination des Kadjar de Téhéran : le Bab Ali-Mohammed, dont les prédications mirent en danger la dynastie, était natif de Chiraz, et dans cette ville se groupèrent ses premiers disciples. Pour contenir la population du Fars, le gouvernement persan eut soin d'y envoyer des soldats turcs, afin que les haines de race aidassent les garnisaires à maintenir les habitants dans l'obéissance.

Voilà qui est bien réel...

« Inférieure pour le mouvement des échanges aux autres grandes villes de la Perse, Chiraz a du moins la supériorité que lui donnent l'intelligence et l'érudition littéraire de ses habitants : elle est la « Maison du Savoir ». Des trois plus fameux poètes de l'Iran, Hafiz, Sadi, Firdousi, les deux premiers étaient de Chiraz, où nul Persan ne passe sans visiter leurs tombeaux. La dalle de marbre qui recouvre depuis cinq cents ans les ossements de Hafiz porte en lettres d'or deux de ses odes ; non loin de cette pierre fut enterré Rich, l'explorateur du Kourdistan. Le monument de Sadi, situé à quelque distance, près d'un village appelé Sadiyeh, d'après le nom du poète, est moins bien entretenu, sans doute parce que l'auteur du Gulistan n'est pas rangé, comme Hafiz, parmi les écrivains sacrés, et pourtant, ainsi que Sadi le dit de lui-même dans son épitaphe : « Nul rossignol n'a modulé de plus doux chants dans le jardin du savoir! »

Ispahan. Pont sur le Zendeh Round. Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Dieulafoy

Merci à François Munier - L'Iran (Perse) vu par Élisée Reclus (1884). Ispahan et Shiraz